

ceux-là qui sont responsables du terrible accident de chemin de fer survenu en Natalie, et qui coûta la vie à tant de créatures humaines ? Opprimés, enfin, ceux qui auront à répondre du sang répandu pendant l'infâme invasion de Jameson et du sang qui coulera demain !...

P.-J. JOUBERT

Voilà les hommes, les pauvres, mais intrépides laboureurs, auxquels l'Angleterre a déclaré une guerre inique et implacable.

LES ÉTUDIANTS EN PHARMACIE

(Voir gravure)

Nos excellents amis des cours de Pharmacie, à l'Université Laval de Montréal, ont constitué leur société annuelle et procédé à l'élection du bureau. Nous donnons, en une de nos pages, les dignitaires élus, moins quelques-uns, dont nous n'avions pas les photographies.

C'est le vendredi, 10 novembre dernier, que s'est faite l'élection.

Les vieux amis des jeunes étudiants sont presque toujours au courant de ce qui se passe chez ces derniers : par quel moyen l'apprennent-ils ? Est-ce comme dans la jolie chansonnette du *Petit doigt de Grand' Mère*, leur petit doigt qui les met ainsi au courant, même lorsqu'ils vivent en reclus comme nous, même lorsqu'ils semblent ne s'inquiéter de rien ?...

Mystère !

Toujours est-il que nous avons appris que la Discorde, que dépeint si bien Fénelon, le saint archevêque si vraiment l'ami des jeunes, veut jeter ses brandons dans le cercle de nos étudiants : ce serait une faute impardonnable de leur part, s'ils attisaient ces brandons.

Ils savent tous, n'importe à quelle faculté ils appartiennent, combien nous les aimons : il n'y a, entre eux et nous, que la différence d'âge qui nous sépare. Aussi leurs joies sont-elles nos joies, leurs douleurs sont-elles les nôtres, leurs amusements sont-ils les nôtres, leurs... plaisanteries mêmes ne nous laissent pas indifférents.

Mais ce que nous ne partagerons jamais, c'est la désunion qui chercherait à se glisser dans leurs rangs ! Ne formez-vous pas une réelle famille, chers amis ? Et quoi de plus beau, dans une famille bien élevée surtout — et vous êtes tous des jeunes gens bien élevés ! — que l'union, la concorde entre tous les membres ? N'est-ce pas ce que vous recommandent vos amis les plus sincères, le bon et savant Mgr Racicot, le charitable M. Jetté, votre professeur, notre honorable lieutenant gouverneur, en un mot, tous nos professeurs si dévoués ?

Mettez-y chacun un peu du vôtre ; laissez à chacun ses opinions dès lors qu'elles sont respectables ; discutez les idées, les principes tant que vous voulez, mais sans animosité contre celui qui n'est pas de votre avis, nous souvenant que "l'erreur doit être combattue avec vigueur, mais qu'il faut être plein de charité pour celui qui les professe" ; vous resterez unis, vous aimant, vous estimant, parce que vous vous respectez et que vous entendez respecter les autres.

N'est-ce pas, que ce n'est pas difficile ? Et si vous étiez plus âgés, vous sauriez combien c'est bon ! Des jeunes gens foncièrement religieux restent bons entre eux et pour tous ceux qui les entourent : cela n'exclut pas les petites farces, quelques bonnes plaisanteries même, du moment qu'elles ne sont pas blâmables.

DE THERMES.

ÉCHO !

Dédié à M. Jos. L...

Là-bas, vers le fleuve, doucement sur son lit moelleux de vase et d'herbes folles, la Bayonne s'en va, portant sur ses eaux calmes et traîtresses la barque légère, le canot agile.

Elle est toute menue, très étroite et très grise, la mignonne, vraie trainée de topazes lorsque le soleil s'y plonge, long ruban sombre au crépuscule dans la nuit brune.

Que de fois, penchée sur ses bords, j'écoutai son murmure plaintif et j'entendis son bruit familier, je compris son langage mystérieux. J'aimais sa teinte grise, si gracieusement dorée par le roi du jour, je me plaisais à contempler son miroir liquide si trompeur, ses bords escarpés et pittoresques. Et un jour je vis, avec une sensation étrange, l'amour bercé par sa vague molle, l'amour caché dans ses flots sombres...

Coquettement, la frêle barque s'avançait. Elle venait, fière et rapide, gracieuse et légère, laissant dans sa marche triomphante un sillage argenté.

Assise sur un coussin, le regard perdu dans l'infini de l'horizon, une belle jeune fille mélodieusement chantait une romance. Apportées dans les soupirs de la brise, quelques paroles me parvinrent et, anxieusement j'écoutai, retenant mon souffle pour mieux entendre.

La belle chanteuse disait son amour, sa souffrance, et dans un cri suprême, j'entendis distinctement : "Il faut aimer !" C'était tout sans doute, car elle se tut. Et alors, j'aperçus, tourné vers elle, un grand jeune homme, qui ne m'était pas inconnu. Il souriait, ému et pensif peut être, car au lieu de féliciter la blonde enfant, longuement dans un soupir, il murmura : "Aimer ! aimer ! est-ce là vivre ?" Et alors surprise, le regard levé vers lui, l'âme reflétée dans ses grands yeux bleus, elle articula péniblement : "C'est vivre ou mourir !" Il se pencha vers elle et lui parla tout bas. Je ne voyais que sa tête brune, sa taille inclinée, je n'entendis rien.

Lorsqu'il leva le front, la jeune fille avait caché sa tête dans ses mains. Pleurait-elle ? Souriait-elle ?

Et la barque continua sa route légère et gracieuse, mignonne et coquette.

Longtemps, dans une contemplation profonde, je la regardai fendre les eaux molles et lorsqu'elle disparut à une courbe de la rivière, le dernier mot de la pâle jeune fille agita mes lèvres : "Aimer, c'est vivre ou mourir !"

Et ne voilà-t-il pas qu'un gai rayon de soleil, égaré dans ma chambrette, vint, moqueur, se jouer sur mes yeux clos ? Dans un éblouissement, je m'éveillai... C'était un songe.

Alors, je souris ; il fallait bien payer un tribut de gaieté à la nature en fête... Puis la vie heureuse met en l'âme tant de soleil et de roses ! et j'ai voulu qu'un "écho" parvint là-bas, caché dans l'âme du souvenir.

Dites, ai-je eu tort ?

FLEURETTE.

Hull, octobre 1899.

DÉSÉPÉRANCE

A une ancienne amie.

La pauvre petite plante, couverte de brillants amers, palpitante sous le souffle sans fin de l'immensité plaintive, demeurerait là, sur la grève brune, insensible en apparence, mais battue des vents, secouée par le flot, torturée par l'espace, sans jamais faire entendre autre chose qu'un murmure angoissé, lorsque l'aiglon sans pitié la ployait jusqu'à terre.

C'était une frêle petite plante, rarement habitante des bords maritimes ; elle était seule et vivait de souffrance. Dans son calice étaient des larmes, de vraies larmes amères : l'océan les lui fournissait sans trêve.

Puis un jour, la petite fleur fut heureuse. Dans une barque d'amour, voguait vers les rives enchantées du pays des bonheurs, une pâle duchesse ; dans ses cheveux, une rose était fixée. Le vent saisit la fleur royale et dans une étreinte folle la porta sur la rive, jusqu'au cœur même de la frêle petite plante.

Ce fut une extase ! Longtemps, bien longtemps, plus longtemps, je voudrais dire toujours, mais hélas !... la fleur isolée conserva la belle rose dans une caresse d'amour.

Pauvre petite fleur ! elle ne savait pas sans doute que les souffles salins, les gouttes amères qui avaient fait sa vie, avaient empoisonné les sources du bonheur

chez elle et que dans ses étreintes, dans ses baisers, résidait une amertume capable de donner la mort...

Et un jour, un pétale rose s'envola sur les ailes de la brise ; le lendemain, un autre partit, saisi par les soupirs du vent ; puis d'autres tombèrent sur la terre, quelques-uns s'accrochèrent à la pauvre petite plante.

Le froid de l'indifférence passait, et les deux fleurs, la superbe et la petite, subissaient une terrible crise : l'une devait mourir.

Le soir était venu, et de la rose altière, un seul pétale, admirable, restait : ainsi la pâle flamme d'un amour éphémère jette, sous le souffle vivifiant des souvenirs, dans l'envolement des cendres mortes, une dernière lueur, brillante et lumineuse, avant de s'éteindre pour jamais...

Pour l'humble fleur maritime, une agonie se préparait...

Le destin les brisait, toutes deux, les pauvrettes : la rose suave ne pouvait vivre sur la tige amère, et la plante âcre ne pouvait vivre sans la fleur exquise...

Sur l'arbre solitaire de la rive opposée, un oiseau blanc redisait sa chanson, quand soudain les voix du vent lui apportèrent des plaintes langoureuses, des murmures passionnés et il vola jusqu'aux fleurs enlacées.

La rose, effeuillée, tourna vers la colombe son regard mourant ; l'oiseau la saisit, l'emporta loin, bien loin, très loin, dans son nid si chaud où jamais les flots mouvants ne versent leurs gouttes amères.

Et là-bas sur la grève déserte, languissante, désespérée, une pâle fleur penche la tête dans une souffrance sans nom. Elle n'a plus d'amour et l'espoir la délaisse : elle va mourir. Mais qu'importe ; son dernier murmure, son dernier parfum sera pour l'autre qui reflurira plus belle et plus douce à la saison prochaine, prête à donner la vie qui donnera la mort.

O vous, qui avez donné ou donnerez la vie à un cœur par l'amour, ne le brisez pas quand vous en serez lassé !

Le sang du cœur a une voix, et cette voix est toujours juste !!!

OSMONDE.

TRISTESSE DES ARBRES

*Arbres ! Grands végétaux, martyrs des saisons fauves, Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens, Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves, Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.*

*Quand le regard du peintre a soif de pittoresque, C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité, Car vous êtes l'immense et formidable fresque Dont la terre sans fin pare sa nudité.*

*Quand la Foudre et l'Eclair enflent rafale et grêle, Les forêts sont des mers dont chaque arbre est un flot, Et, tous, le chêne énorme et le coudrier grêle, Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.*

*Alors, vous qui parfois muets comme des marbres Vous endormez, pareils à des cœurs sans remords, Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pauvres arbres, Sous l'horrible galop des éléments sans mors.*

*L'été, plein de langueur, l'oiseau clôt ses paupières, Et dort paisiblement sur vos vivants hamacs ; Vous êtes les écrans des herbes et des pierres Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des lacs.*

*Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires, Aux parfums dont la terre emplat ses encensoirs, Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires, Dans un sommeil bercé par le zéphyr des soirs.*

*Et le soleil vous mord, l'Aiglon vous cravache, L'hiver vous coud tout vifs dans un froid linceul blanc, Et vous souffrez toujours, jusqu'à ce que la hache Taillade votre chair et vous fauche en sifflant.*

*Partout où vous vivez, Chênes, Peupliers, Ormes, Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts, Je fraternise avec les tristesses énormes Que vos sombres rameaux épanchent par les airs !*

MAURICE ROLLINAT.